

# L'ÂGE D'ENCRE



Revue littéraire et artistique  
du gymnase Auguste-Piccard  
2020

---

## Sommaire

---

### Carnets de voyage surréalistes

Image – <i>Alexandre De Sousa</i>	4
Le Bulletin scientifique – <i>Dimitrij Gilbert</i>	6
Image – <i>Margaux Delley</i>	8
Les Lobatiques – <i>Vincent Schatzmann</i>	9
Les Lobatiques ou une manière de s’amuser avec les mathématiques – <i>Nathan Wanner</i>	10
Image – <i>Julia Paratte</i>	11
Image – <i>Océane Raymond</i>	12
Les Wazaris – <i>Pierre-Alexandre Marchand</i>	14
Image – <i>Virginie Emonet</i>	16

### Chez Auguste

Le professeur – <i>Juliette Pichand</i>	17
L’arbre – <i>Florian Braisaz-Latille</i>	18
Image – <i>Lydia Sahle</i>	19
Le stylo – <i>Abasse Lévêque et Leïla Schurter</i>	20
La table – <i>Magnus Vogel</i>	21
Image – <i>Noémie Mousquès</i>	21

### Proverbes inventés

Une brève histoire de chute(s) – <i>Marine Bertaud</i>	22
Un lac de souvenir – <i>Maïa Petitot</i>	23
Image – <i>Julie Lambert</i>	24
Donatien – <i>Vincent Hugonnet</i>	25
Image – <i>Olympe Boutaghane</i>	26

### Varia

Notre épopée – <i>Benoît Bonzon</i>	27
Image – <i>Virginie Emonet</i>	28
Immersion dans la tête d’un chat – <i>Jonas Montenero</i>	29
Demain – <i>Alice Auclair</i>	30
Image – <i>Léonie Barrier</i>	31
Et moi – <i>Sarah Zein</i>	32
Image – <i>Alessia Bussy</i>	33
L’empathique – <i>Ozioma Jaunin</i>	34
Image – <i>Chloé Lambelet</i>	35
La giungla umana – <i>Anna Chialva</i>	38
Image – <i>Flavia Renaud</i>	40





## Le bulletin scientifique<sup>i</sup>

17 juin 1878. Notre correspondant de l'île portant le doux nom d'Isabelle – au large de l'Équateur – éminent ethnologue, nous livre le fruit de ses premières observations d'une population indigène jusqu'alors inconnue de la civilisation et dont il propose à ses confrères de nommer les pittoresques représentants les *lobatiques*. D.G.

[10 mai] Ce qu'il y avait de plus étonnant chez ces créatures au teint bien évidemment aduste, c'est qu'elle se prêtait volontiers à des souffrances insensées, en s'efforçant mutuellement, par diverses méthodes – que j'aurais l'occasion de détailler plus loin – d'allonger l'étendue bistrée et velue de leurs lobes. Vous conviendrez par conséquent que j'ai agi selon la bonne tradition scientifique étymologiste en nommant ces bêtes désespérément primitives *lobatiques* (du grec lobós, le lobe, -atique étant la marque du substantif). Cependant, j'ai dû leur reconnaître une certaine ingéniosité en raison de ce qui suit : Il y a trois jours, alors que je m'étais dissimulé dans un fourré de plantes géantes pavoisées aux belles couleurs de notre drapeau vaudois, je vis déambuler deux lobatiques patibulaires, dont je redoute toujours les inéluctables pulsions anthropophages, je fus surpris d'être tiré de ma précieuse concentration

par un grondement insupportable, accompagné de fortes secousses sismiques. Ce jour-là, je réalisai la présence, sur l'île de nombreux volcans, pour la plupart en activité. Craignant subitement et légitimement pour la conservation de mon ouïe chère, j'arrachai fébrilement quelques pages de mon bréviaire de poche (péché pour lequel je me suis d'ores et déjà confessé auprès du jésuite qui m'accompagne) pour me les fourrer, une fois mâchées consciencieusement, dans les oreilles. Imaginez ma stupéfaction lorsque je vis mes deux hominidés d'étude, accomplissant de la manière nonchalante et machinale propre aux gestes quotidiens, celui de se fourrer leur lobe disproportionné et duveté jusqu'aux tréfonds de leur conduit acoustique. Par ailleurs, malgré la bruyance qui m'empêchait de l'entendre, il me sembla que nos deux primates poursuivirent leur babillage animé dont le caractère hideux le réserve aux tâches les plus vulgaires et les plus rudimentaires que nécessite la communication.

[Vendredi 13] Ce jour funeste me pousse presque aux croyances superstitieuses : mon cher jésuite, s'étant absenté pour ses ablutions matinales n'est pas revenu. Je crains le pire...

[17 mai] Béni sois-tu seigneur, j'ai retrouvé cet abruti de missionnaire, exposant sa nudité de manière outrageuse et aux pér-

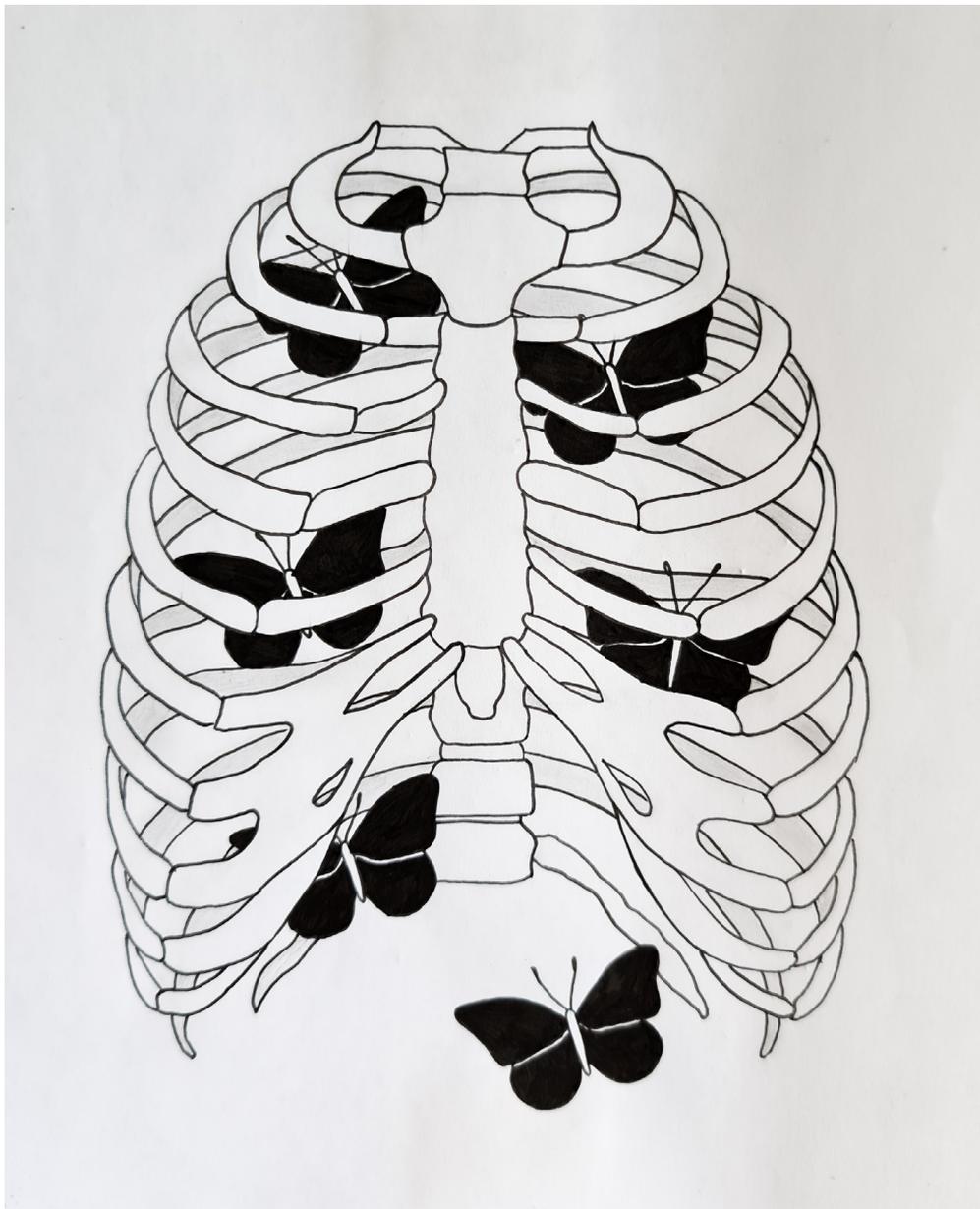
mices de la thérapie lobulaire – soit suspendu à une basse branche d'un cordia alliodora. Hélas, sa raison semble l'avoir quitté, il ne cesse de me rebattre les oreilles à propos d'une prétendue richesse culturelle lobatique, constituée de fresques décoratives, de nourriture exquise, et d'une musique aux harmonies ensoleillées et enivrantes, dont il prétend qu'elles lui ont fait passer le goût de nos cantiques. J'ai fait embarquer le fou et l'envoie, poings liés à mon ami Sigmund d'Autriche, par le prochain long courrier de la Compagnie Générale Transatlantique.

[20 mai] Si nous avons pu remarquer que l'unique trait culturel, si j'ose dire, de ces macaques farouches, consistait à se fournir une garantie anatomique contre les nuisances sonores, je crois bien avoir découvert leur pratique culturelle. Eh bien, figurez-vous, contre toute vraisemblance, qu'ils vénèrent une sorte de totem humanoïde grossièrement taillé dans un jeune hirtella pauciflora, auquel ils ont fait don, par une peinture blanche élaborée avec de la sève d'agave et du sable blanc, d'une peau exotique pour eux, donc de la noble pâleur, qui fleurit dans nos contrées occidentales, et non pas cette couleur boueuse que la fatalité leur fait porter. Pourquoi cela, je vous le demande ? Si je poursuis ma description du fétiche pitoyable, je peux également signaler qu'ils

lui font porter une sorte de chasuble solennelle. Chers lecteurs, il est parfois dans la Science des mystères que l'on ne saurait expliquer, et pour lesquels il faut se contenter du constat. Croyez bien que si je ne puis élucider cela, personne ne le pourra...

DR. Fritz Von BRECHÜHL,  
*Professeur en philosophie éthique, anthropologie, à Lausanne & à Genève.*

<sup>i</sup> Pour lire l'entièreté de l'article, veuillez faire l'acquisition du supplément paraissant le samedi.



↑  
Margaux Delley

## Les Lobatiques

Vincent Schatzmann

Il est midi. Je suis enfin arrivé sur le territoire de la tribu ; le voyage a été long. Tout de suite, j'entends du bruit et je vois des gens circuler dans le village. Ils sont habillés très rustiquement, mais ce qui me frappe, c'est que tout, absolument tout est composé d'insectes. Les vêtements sont brodés avec des vers de terre, les maisons du village sont construites comme des fourmilières.

Je m'approche et me rends compte qu'un procès a lieu sur la place du village. J'aperçois à la table des accusés un chat sauvage au pelage noir et aux yeux verts, mais pas la victime. J'en déduis que le crime est grave, très grave même. Avait-il volé de la nourriture à un chat domestique d'un villageois ou aurait-il été jusqu'à l'agresser ? Mes pensées sont arrêtées par le juge qui prend la parole : « Si nous sommes réunis ici aujourd'hui, c'est pour établir la vérité sur le meurtre de Lobatique, 8e papillon de Jeannette, notre boulangère, qui se tient à la barre des témoins. » Le procureur poursuit : « J'accuse le chat noir, ici présent, de torture et de meurtre sauvage sur la personne de Lobatique, ce brave papillon, qui ne méritait pas un tel sort. » Les faits ensuite décrits par le procureur me font froid dans le dos. Le chat aurait, en effet, volontairement attiré Lobatique au sol grâce à un moucheron pris en otage, l'aurait ensuite bloqué avec sa patte gauche avant de le déchiQUETER bout par bout de sorte à faire durer le supplice. Les témoignages étaient nombreux et concordaient tous. A chaque nouveau témoignage, je vois le public solennel, ému ; certains pleurent, les autres font tout pour se retenir. La défense essaie de faire tout son possible pour disculper le chat expliquant notamment qu'il a agi par instinct et non par cruauté. Mais rien n'y fait. Lobatique était un citoyen fort apprécié dans le village, selon le procureur, et il n'avait rien fait qui méritait un tel châTiment. Le chat est donc condamné à l'exil, il ne pourra plus jamais poser ses pattes au village.

Peu après, j'ai appris que les villageois ont décidé de s'appeler les Lobatiques en hommage à leur fidèle camarade. Sans le savoir, j'ai vécu ce 10 juillet 1884 un évènement unique, qui restera dans les mémoires de cette tribu.

## Les Lobatiques ou une manière de s'amuser avec les mathématiques

Nathan Wanner

Les Lobatiques usent-ils du langage mathématique? La probabilité en est de... sang pour sang, d'ailleurs cette tribu a été réduite à néant lors de la querelle «100 glante» déclenchée à cause/ou grâce à (à vous d'en juger) un problème récurrent. Il faut dire qu'ils n'étaient pas très rationnels. Mais procédons tout d'abord à une revue des unités... ou plutôt à une démonstration (encore une?! elles nous poursuivent?!).

Commençons premièrement par l'être primitif, Logatique ou logarithme (je ne m'en souviens plus très bien, il faut dire que cela date de la Pythagoricième, ou Einstein-nième année, voilà encore une incertitude) demeurait dans un espace propre.

Deuxièmement, en prenant en compte une lettre d'un BONS facteur Lobatique (par une subtile transposition matricielle de lettre, je vous laisse découvrir qui est ce BONS facteur), on en convient aisément que 1 Lobatique + 1 Lobatique est bien égal à...1 Lobatique ( $1 + 1 = 1$ ), ou bien je me trompe. Cette inéquation illogique mais finalement très logique s'explique par une translation ou transposition des gènes lors de l'époque paléolithique (NON! impossible

ils sont bien trop cartésiens pour apprécier cette douce mélodie, de rotation de platine, ils avaient déjà été divisés). C'est alors qu'une nouvelle tonne (traduit il me semble de l'anglais « Newton », si mes connaissances sont bonnes) de Lobatique est née.

Troisièmement, en ce qui concerne leur physique, il était plutôt volumineux  $P = U * I$  (en langage simplifier puissance électrique) fractionné en de nombreux morceaux à leur mort, c'est un peu  $Q = C * U$  (se traduit par condensateur), quand même, de devenir de plus en plus ( $\rightarrow \rightarrow$ ) laid.

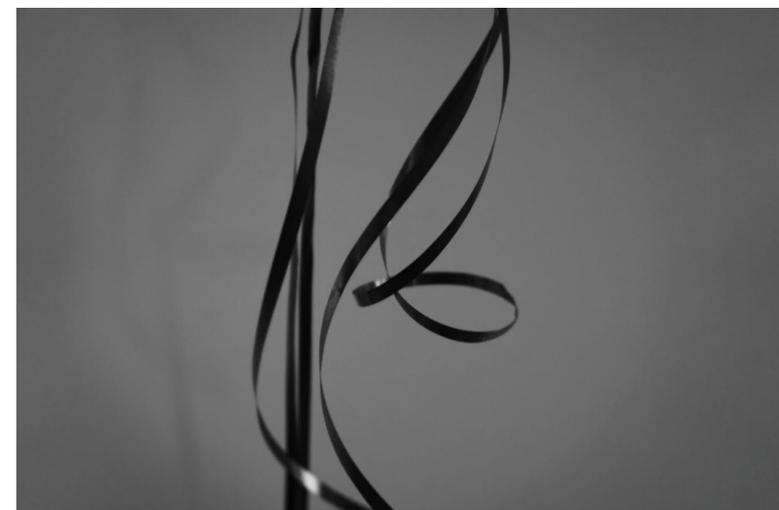
Quatrièmement, leurs maisons étaient des plus géométriques, soit carrées, soit rectangulaires, soit triangulaires, soit... à vous de l'imaginer : une addition de ces formes un peu plates et droites.

Cinquièmement, leur système de loi était très strict et dicté par des formules très vagues et même par moment illisibles.

Mais qu'il est long ce processus de démonstration et fastidieux! N'aurait-il pas fallu dire simplement qu'un Lobatique est une espèce en voie de... multiplication!

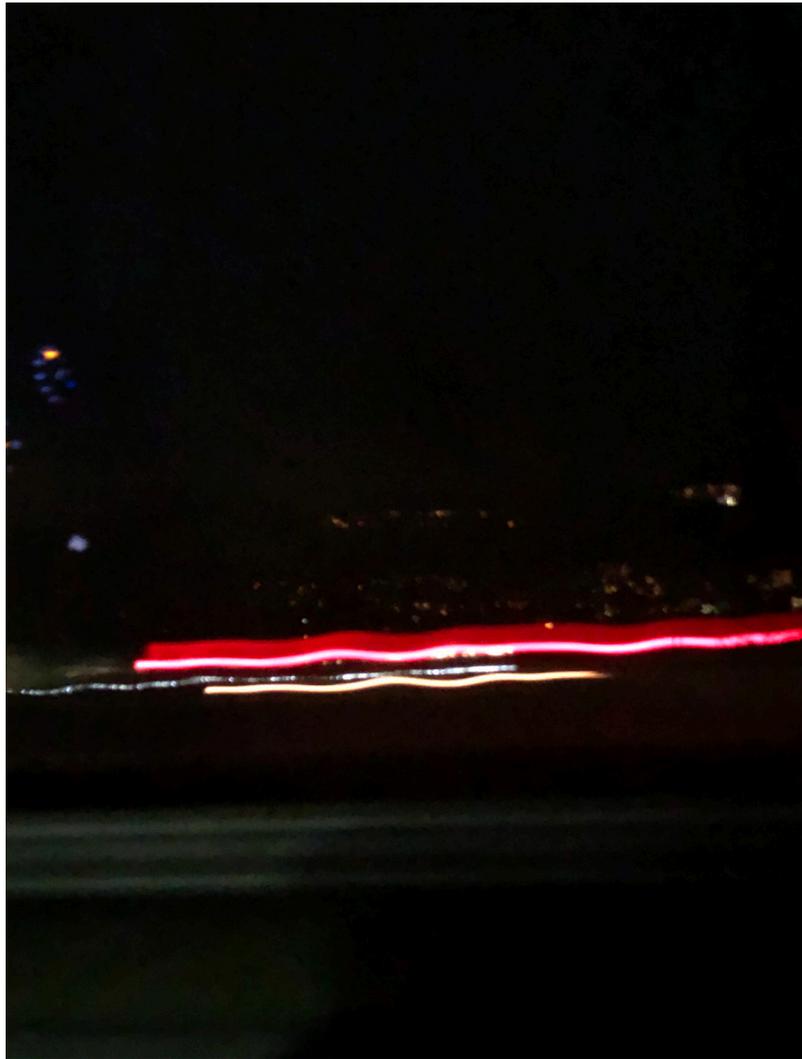
CQFD.

[Na=x]thx\_\_Wa2\*ner

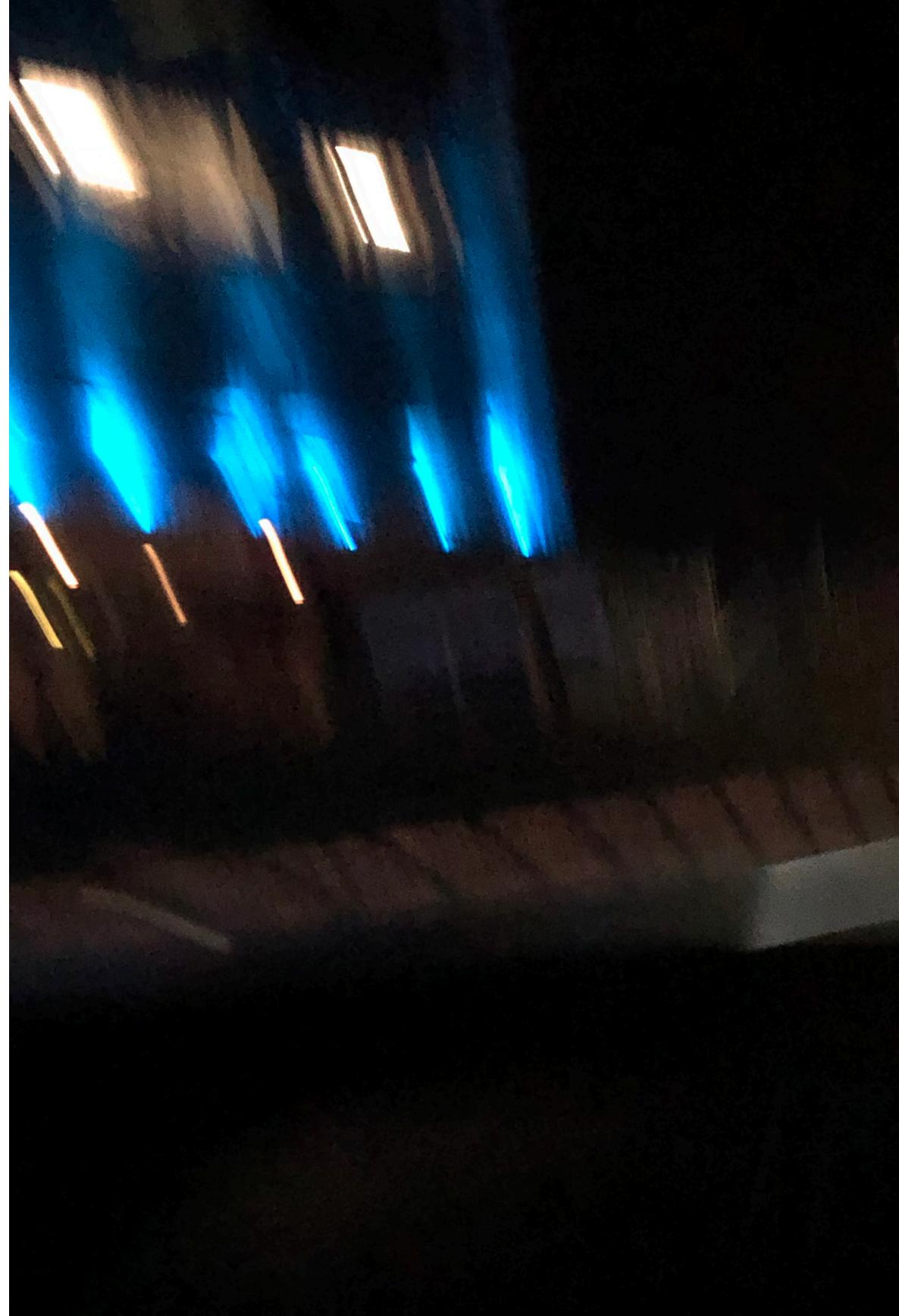


Julia Paratte





Océane Raymond → ↑



---

## Les Wazaris

---

Pierre-Alexandre Marchand

Je suis arrivé hier soir très tard près de la ville de Tunj au pied de la montagne Huayna Potosi au Pérou. On m'a indiqué une petite heure de marche pour rejoindre le village de cette tribu. En à peine quarante-cinq minutes, j'y suis arrivé et j'ai dormi à la belle étoile sous une couche céleste magnifiquement conservée des brûlures de lumière urbaine. (Heure: 23h52)

Premier jour chez les Wazaris, peuple nomade de la Cordillère des Andes. Ils entament une grande marche d'une cinquantaine de kilomètres vers le nord tous les cinq à six ans pour varier leurs habitudes et ne pas s'installer dans un mode de vie sédentaire, le village est alors totalement détruit pour laisser place à la nature.

Au programme de la journée, le *phasi*, chef élu à la majorité par le peuple, entame un culte sacré au Wazari, poireau géant issu typiquement des cultures sud-américaines.

Levé depuis environ 4h30, il est allé déterrer un de ces gros légumes et l'a placé sur une estrade de pierre, attendant que la lumière du jour éclaire ce divin poireau. Une fois illuminé de cette humble chaleur, le phasi récupère le poireau et, à l'aide de cordelettes finement tressées, l'attache sous son pied droit nu. Sous l'estrade de pierre, se trouve un autre poireau qui a subi exactement le même rituel, la veille. Il le prend et l'attache à son pied gauche. Il se relève et le voilà fin prêt pour commencer le réveil matinal de tous ses compatriotes.

Il se dirige alors habilement vers les huttes et maîtrisant totalement son équilibre corporel et ses élégantes gambettes, il danse. Sautant d'une jambe à l'autre et balançant ses bras, telle une fine tige de marguerite soulevée par la brise matinale, il toque doucement à la porte bien fermée des cabanes en disant : «Wazari en hok demil» traduisible par «le nouveau poireau vous réveille<sup>1</sup>» .

Je ne m'étais pas rendu compte tout de suite mais le fait d'attacher le poireau fraîchement sorti de terre à son pied droite démontrait une importance capitale du côté droit, voué au futur, et de ce fait le côté gauche était lié au passé. Le corps, quant à lui, se retrouve entre les deux et est donc inscrit dans le présent.

---

1 Je me suis renseigné plus tard pour comprendre leur langage.

Ce rituel se déroule chaque jour de l'année et par conséquent commence plus tôt ou plus tard selon les saisons, il se nomme *Wazariphasi-phrenisme*, traduisible par «danse du poireau». J'ai remarqué que le *phasi* n'était pas le chef suprême de tout le peuple mais seulement une sorte de prêtre dont le devoir se limitait seulement au *Wazariphasi-phrenisme*. Le village d'une centaine d'habitants environ était donc autonome et chacun savait ce qu'il avait à faire en temps voulu. Les relations se basaient essentiellement sur une bonne entente et une sympathie dont tous les habitants faisaient preuve.

J'ai fait le rapprochement avec notre manière de gouverner des peuples dans le monde et me suis rendu compte que la seule façon possible pour qu'une population se dirige elle-même sans coalition ou maître absolu au pouvoir était le nombre de personnes. Dans le village, tout le monde se connaît très bien et fait preuve d'un respect incroyable envers les autres, il y a très peu de disputes et de conflits entre les hommes.

J'attends les autres jours avec impatience pour comprendre comment on peut vivre en harmonie sans leader.




---

## Le professeur

---

Juliette Pichand

Il marche. Il s'assoit. Il demande le silence. Il se lève. Il marche. Dans les rangs, les téléphones sont cachés, les discussions s'arrêtent. Il s'assoit. Les discussions reprennent, les téléphones réapparaissent. Il parle. Ils parlent. Il parle du livre *Changements*. Ils parlent de leur changement d'horaire grâce à leur congé d'histoire. Lorsqu'ils l'ont, ils n'en parlent pas mais ils ne l'ont pas alors ils peuvent en parler. Il parle de changements mais ils ne veulent pas changer. Il fait une blague, ils rigolent. Il demande le silence. Ils parlent plus doucement. Il leur aurait demandé de parler, les discussions se seraient arrêtées, les téléphones auraient été rangés. Ils auraient changé.

## L'arbre

Florian Braisaz-Latille

Pourquoi, pourquoi ont-ils fait ça? J'étais là bien avant eux, ils n'avaient aucun pouvoir sur moi, mais ils l'ont quand même fait. J'ai grandi ici, c'est dans ce gymnase que je suis passé de la jeune pousse verte à l'être mature puissant et savant. Je représente la sagesse, la connaissance, j'ai marqué la conscience de tous les élèves qui sont passés sous mon regard altier et fier. Mon esprit est une longue ramification de savoirs. Je suis omniscient. Je les domine. Ils ne peuvent pas me remettre en question... et pourtant ils l'ont osé! Ils se sont débarrassés de moi! Ils m'ont pris et jeté comme un vulgaire objet dont on ne sait plus quoi faire! Déjà, j'entends des gé-

nération de gymnasiens en deuil pleurer mon départ. L'on m'a traité de vieille souche lorsque j'étais au plus haut de mon potentiel, ils ne m'ont pas respecté! Je me suis effondré, mes jambes m'ont lâché, personne n'était là pour me défendre ou me soutenir. J'ai succombé. Maintenant, je n'ai plus que ma tête pour penser et une agrafeuse comme presse-papier. D'ici, je vois ce qui reste de mon tronc et ses racines dans la cour... mes racines ! Plus personne ne s'abrite sous mon épais feuillage, plus un élève n'admire mon somptueux ramage. Souillé, bafoué, déshonoré... Était-il écrit que je finirai froissé, destiné à la poubelle à papier ?

Lydia Sahle



---

## Le stylo

---

*Abasse Lévêque et Leïla Schürter*

D'allure effilée, tel un bolide, cet outil de travail indispensable à la plupart d'entre nous, a été conçu pour permettre de noircir les feuilles de papier aussi rapidement que l'exige la main qui le dirige. L'aspect que revêt ce doigt supplémentaire dans notre main varie selon son prix, les goûts et les besoins de ses possesseurs. Sa pointe peut être protégée par un bouchon ou être révélée à l'aide d'un mécanisme de pression. La surface du stylo peut être faite de bois ou de plastique et sa couleur dépend des raisons de son utilisation : le rouge rappelle ainsi aux élèves l'arme ensanglantée qui rend le jugement de leurs travaux. Ce qui unit toutes ces variantes du même outil, au-delà de sa forme longiligne et de la pointe qui est à son bout, est la fin commune qu'elles permettent d'atteindre : à travers les jets d'encre qui s'échappent de l'extrémité de ces appareils, c'est l'écriture comme moyen d'expression qui est recherchée.

Pour atteindre ce but, des récipients contenant des liquides généralement noirs, rouges ou bleus ont été placés au cœur de cet appareillage. Grâce à des systèmes sophistiqués incluant des ressorts, l'encre peut se répandre fluidement sur les surfaces choisies. C'est ce jet continu et lisse qui ouvre l'homme à l'univers du symbolique. Grâce à cette coulée régulière, le petit enfant peut, lorsqu'il a acquis la connaissance du langage écrit, entrer pleinement dans la société des hommes ; il a le pouvoir de créer et jamais il ne le perdra.

Alors n'oublions pas ce moyen d'expression et ne négligeons pas sa force créatrice au profit de la simplicité, car le stylo est le meilleur accessoire de l'imagination.

---

## La table

---

*Magnus Vogel*

Rectiligne, longue, droite, servant à de nombreux usages sous toutes les latitudes, de Pékin à Moudon, elle est au centre de nos vies, du début à la fin.

De ses quatre fines racines prenant place au sol, elle remonte avec grâce à une hauteur calculée par et pour l'homme. Sur sa surface panoramique, se déposent d'autres objets, encore une fois variables selon l'espace et le temps.

Sous la partie invisible de ce même plateau, il se dépose aussi différents objets, comme une vieille sucrerie collante ou une étiquette de grande enseigne suédoise pour les moins chanceux.



Noémie Mousquès

---

## Une brève histoire de chute(s)

---

Marine Berthaud

Tout commença un jour maussade de décembre. Un épais voile blanc couvrait le ciel et les températures avoisinaient zéro degré. Dans une petite ville de montagne, le cours de la vie s'écoulait au ralenti, les habitants désertaient les quartiers pour la chaleur réconfortante de l'intérieur. On sentait le froid, omniprésent à l'extérieur, par le toucher, ce toucher glacial qui, à peine dehors vous faisait frissonner de tout votre corps. Des couleurs ternes habillaient les rues et le blanc du ciel maculé de tons grisâtres couronnait le tout. L'air, saturé par l'odeur de l'hiver, vous serrait les poumons, vous crispait la gorge, vous faisait toussoter un nuage fantomatique de condensation. Cette odeur hivernale était celle du gravier gelé, mêlée à celle des épais nuages ivoire et de l'absence de toute végétation, inondant l'atmosphère printanière de pollens divers, délicatement parfumés. Le seul son perceptible était la mélodie silencieuse des oiseaux qui ne gazouillaient pas, des abeilles qui ne butinaient pas, des voix humaines qui se taisaient. Seul le bruit oppressant du vent se faisait entendre dans les rues désertes.

Pourtant, lui est bien là. Il chute de haut, très haut. Si haut que le vent l'effleure, le caresse, l'emporte.

Libre comme l'air, rien ne le domine, outre la gravité qui demeure son unique soumission. Il ne ressent rien, ne voit rien, n'entend rien ; le froid ne lui parvient pas, les émotions ne font pas parties de lui en cet instant. Ce qu'il vit est à la frontière entre choix et fatalité. À vrai dire, ce n'est ni l'un ni l'autre, il chute et c'est tout. C'est un fait indubitable ; sa chute est inéluctable et lorsque celle-ci s'achèvera, il mourra avec elle. À la seconde où il entrera en contact avec le sol, il se verra transformé à tout jamais sans que personne ne remarque sa présence. Pas le moindre regard n'est posé sur lui, alors que le sol lui faisant face s'approche à une vitesse folle. D'ici quelques mètres, il se verra changé mais ce qu'il ignore c'est le temps qui sépare cet instant du moment fatidique. La notion de temps ne fait plus sens ; il s'écoule aussi rapidement qu'il paraît interminable, comme arrêté net durant un battement de secondes qui filent à une rapidité accablante. La fin est proche. Déchirant l'air, contraire à tout, une ascension descendante qui s'achève. Sonne la fin.

Le petit flocon se pose délicatement sur le sol. Il n'est plus. Il est devenu neige. Après la chute, la renaissance.

---

## Un lac de souvenir

---

Maia Petitot

La lumière tamisée du soir. La surface calme d'un lac de montagne. La fraîcheur du noir. La brise légère, les cheveux au vent. Les arbres s'agitent. Mais rien n'existe à part elle. Elle et ses cheveux de suie. Elle et son air vexé. Elle qui aime la pluie. Elle et ses yeux cendrés. C'est elle, mais elle n'est plus là. Mon regard se perd dans ce paysage. Son souvenir me ramène à la vie, ou me fait mourir à petit feu. Je ne sais pas, je n'ai pas encore réussi à déterminer. Peut-être les deux. Je ne vais pas parler de moi. Je n'ai pas vraiment d'importance dans cette histoire. Mais je vais te parler d'elle. Elle était la lumière dans la vie de ses proches. Elle était la lumière dans ma vie. Ce lieu est tellement triste maintenant. Les arbres qui bordent le lac ont l'air de pleurer, alors qu'avant ils riaient avec elle quand je tombais malencontreusement de la barque. Et la barque est trop grande pour moi, maintenant que je suis seule. Malgré ce que m'a dit ma mère, je continue de venir ici. Une libellule passe. Je la suis des yeux, avant, je ne les regardais pas, avant je la regardais, elle. Et maintenant je la regrette, elle.

Et j'aurais dû lui révéler à quel point je l'aimais. Maintenant que je suis prête, elle n'est plus là. Un rire sincère, une fille avec une chevelure noire d'encre et des yeux rieurs. Une autre, plus petite, cheveux roux, yeux fuyants, qui boude dans un coin. La grande qui vient chatouiller la rousse. La rousse qui cache son rire. Et là, la grande devient sérieuse. Et elle lui raconte tout : Comment la maladie a pris possession de son corps, et comment sa vie se terminera inéluctablement trop tôt. Mais surtout, elle lui explique qu'elle veut profiter du temps qu'il lui reste, et ce, avec elle. Mon regard rempli de larmes fixe ce souvenir. Je ferme les yeux, les larmes s'échappent. Résignée, je rame jusqu'à la berge. Regardant une dernière fois ce lieu rempli de souvenirs, j'abandonne une partie de moi, et j'avance vers l'avenir, aussi incertain soit-il.



↑  
Julie Lambert

---

## Donatien

---

*Vincent Hugonnet*

C'est l'histoire d'un homme prénommé Donatien. Ce jeune étudiant avait pris pour habitude de dilapider sa maigre fortune d'étudiant Picardien et sa rente mensuelle avoisinant les zéros francs dans des paris sportifs plus risqués les uns que les autres.

Ce soir-là, Donatien rentra de son ennuyeuse journée de cours avec une seule idée en tête : se délecter du fameux classico opposant le Réal Madrid au FC Barcelone avec un bon coca. Bien entendu, cela faisait déjà plusieurs jours que l'argent de Donatien avait changé de propriétaire et séjournait désormais dans les coffres d'une quantité monstrueuse d'entreprise de paris en ligne. Si bien qu'en cas d'échec, il lui resterait approximativement 35 centimes pour la fin du mois.

Sachant que le prix moyen d'un paquet de pâte chez Denner était de 50 centimes, il ne lui resterait qu'une solution, faire la manche. Cependant, en cas de victoire, ce n'est pas moins d'un demi-million de francs qui seraient versés sur son compte à la banque Clerc et Donatien pourrait s'acheter autant de pâtes qu'il voudrait.

L'heure de la rencontre étant arrivée, il s'installa tel un obèse dans son canapé. Miettes de chips, tache de Coca sur le t-shirt, pop-corn du dernier match retrouvés sous le canapé, tous les paramètres nécessaires au bon déroulement de la partie étaient réunis. Fervent supporter du FC Porrentruy et possédant des capacités intellectuelles limitées, il prit donc le parti du Réal Madrid et misa un score au hasard, priant pour que ses pronostics se réalisent.

Début du match. Son équipe mène au score deux buts à un et ses pronostics hasardeux sont confirmés. Le cœur de Donatien bat la chamade tandis qu'il imagine déjà la quantité de pâtes qu'il pourrait potentiellement obtenir et ses problèmes financiers qu'il ne reverrait plus jamais quand soudain, dernières dix secondes, le FC Barcelone marque un but sublime, extérieur du pied d'Oscar Pistorius. Le cœur de Donatien, qui battait déjà de l'aile, ne sut pas gérer une telle émotion et s'arrêta net. Donatien, en train d'agoniser sur le tapis dans son Coca et ses miettes de chips, ne put malheureusement pas voir

l'arbitre se diriger vers l'assistance vidéo. Après quelques secondes, le but était annulé. Mais Donatien était mort. Comme quoi, *il vaut mieux ne pas mourir que mourir.*



↑  
*Olympe Boutaghane*

## Notre épopée

---

*Benoît Bonzon*

Un jour je partirai fuyant la solitude  
Au-delà des sommets dominants l'horizon,  
Au-delà des cités, de leur saine raison,  
Pour admirer la mer aux folles habitudes.

Lassé, j'aborderai de vigoureux gaillards  
Téméraires et saouls levant avec entrain  
La lourde ancre noire d'un navire ancien  
Ressemblant trait pour trait à un grand corbillard.

Nous traquerons l'argent de trépassés pirates  
Sur quelque îlot perdu au milieu des étocs,  
Les krakens monstrueux, les fabuleux sinocs  
Ne pouvant se cacher de notre épais picrate.

Quand l'éclair jaillira dans le ciel embrumé,  
Quand la foudre fendra l'horizon ténébreux  
Nous crierons des péans pour remercier les dieux  
De nous avoir offert cette courte épopée.



## Immersion dans la tête d'un chat

*Jonas Montenero*

Voici venir le roi des animaux !  
Caresse donc la queue et la crinière  
De celui qui, miaulant, fait de tes maux  
Un chagrin bienheureux. Et ma litière ?

Quand donc ces lieux seront à nouveau beaux ?  
Tout le jour nourris-moi, gent altièrre,  
Car tu ne vau pas mieù que des robots.  
Munis-toi d'un carcan pour ta chatière !

Je suis le plus mignon, — tu le sais bien,  
Car tu me cours après, comme un bon chien,  
Même si je défèque, âne de singe !

Alors que je t'insulte, adore-moi,  
Si tu veù me toucher, prosterne-toi,  
Et bâtis à ma mort un grand syringe !

← *Virginie Emonet*

---

## Demain

---

Alice Auclair

Il est 13h32 précise quand il ouvre les yeux et regarde sa montre. Sa tête cogne, frappe. Son premier réflexe est de la malaxer pour atténuer la douleur mais rien n'y fait. Il entend son ventre grogner, le sent brasser. Il veut vomir, mais se retient et inspire fort. Il a sûrement abusé du gin hier soir. Ou de la vodka. Ou des deux d'ailleurs. Ah oui, hier soir... Hier soir ? Hier soir ! Que s'est-il passé déjà ? En une fraction de seconde, il se redresse sur le lit, stupéfait que ce ne soit pas le sien. Le soleil brillant qui passe par la fenêtre ouverte l'aveugle, il referme les yeux. Son regard se tourne vers l'autre côté de la pièce. Il est soulagé de voir qu'il ne s'y trouve personne d'autre que lui. Ne gisent par terre que des habits et des chaussures, à croire que leurs propriétaires sont partis nus de la pièce. Lorsqu'il tente de se lever, ses jambes le retiennent au lit et il retombe, cette fois couché, laissant échapper un grognement de frustration. Il a trébuché sur son pantalon qui traîne à ses pieds. Il soupire. Son ventre gargouille de plus belle. Il a faim et ne sait absolument pas où il se trouve, il faut partir d'ici. Il remet son pantalon en se levant, ramasse les affaires qu'il croit approximativement être les siennes et claque la porte. Et là, des corps, des habits, des bouteilles. Partout. En tentant d'esquiver tout ça, il marche à plusieurs reprises sur des pieds, des mains, des lunettes, même une ou deux têtes. Le soleil l'aveugle à nouveau lorsqu'il ouvre la porte d'entrée. Enfin dehors. Sa tête frappe toujours, son ventre se tord toujours, mais au moins, il est sorti. Déambulant dans cette rue déserte, une chaussette à un pied, une chaussure à l'autre, ses habits dans un bras, son sac à moitié ouvert dans l'autre, il marche au ralenti. Les reflets du soleil semblent déformer la route, elle bouge. Sa vision se dégrade à chacun de ses pas. Il ne voit plus que du flou. Soudain, il s'arrête. Le vide complet. Il se croit mort.

Il est 13h32 précise quand il ouvre les yeux et regarde sa montre. Il est allongé dans ce même lit, dans cette même pièce vide, dans cette même maison pleine de gens qui n'ont pas l'air vivants, dans cette même rue, qui semble ne jamais posséder de fin.

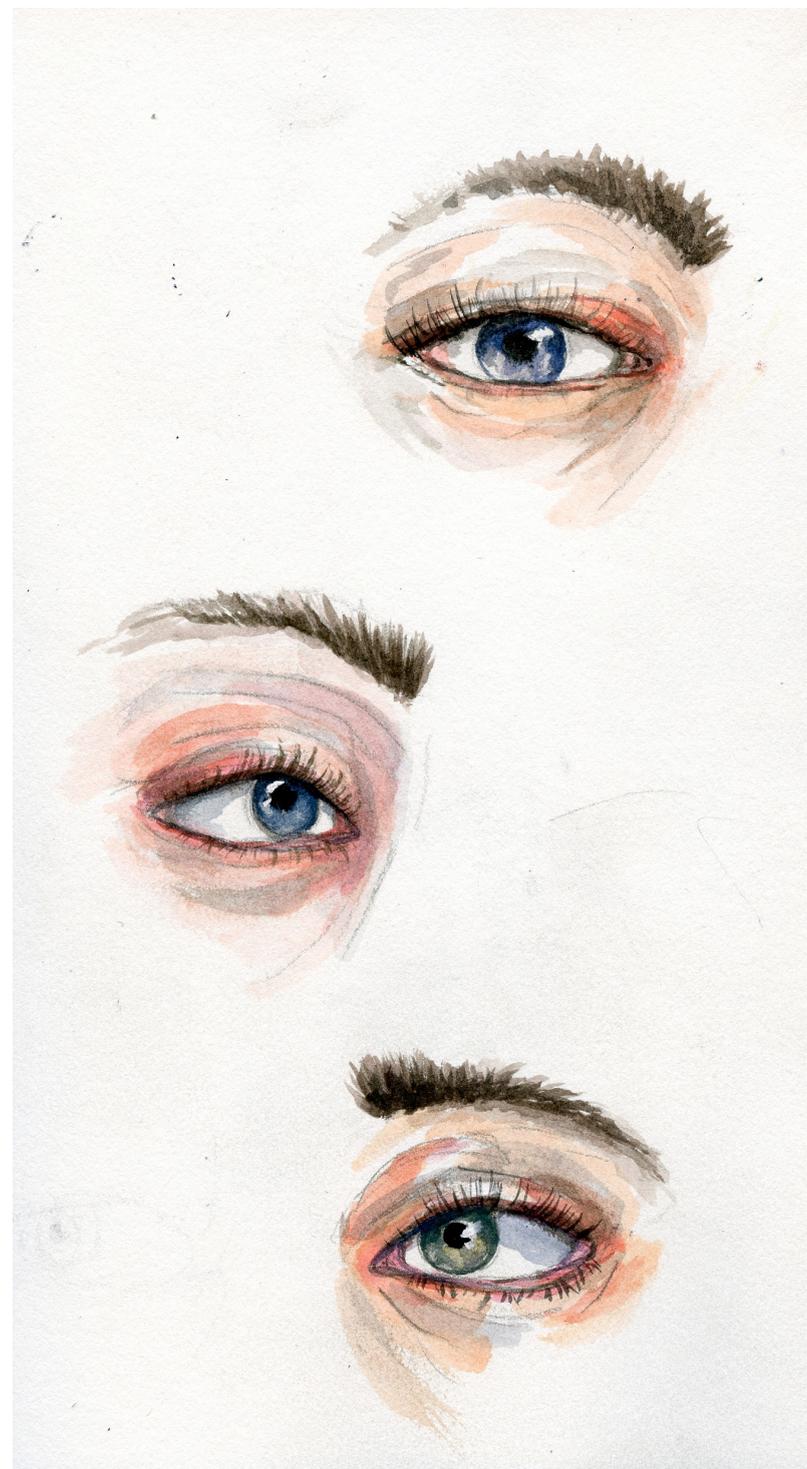
A ces étranges pensées, il tente de toutes ses forces de se rendormir. Tout ça ne doit être qu'un mauvais rêve. « Vivement demain », se dit-il.



↑  
Léonie Barrier

Sarah Zein

Et moi je me sens si bête, ma douceur déca-  
lée, fragmentée, que je ne sais faire chanter.  
Ma douceur connaît la maladresse et la peur  
d'être punie, peur d'être. Je la cache, elle pleure.  
Je lui en veux et je m'en veux de lui en vouloir.  
Elle se montre, je la cogne, je me cogne. Je ne  
comprends pas. Je te croise elle s'installe. Elle  
me heurte, comme quelque chose que l'on subit.  
Tu me souris, je la cajole. Je cours, je me cours,  
je la cours parce que je ne sais l'accueillir.  
Je l'escorte dans le vin, la garce elle sait nager.  
Je la pense, elle me caresse. Je l'étreins, elle  
m'envahit.  
Je l'étouffe, je tremble. Elle demande, je la sup-  
plie -de vivre ou d'oublier?



---

## L'empathique

---

*Ozioma Jaunin*

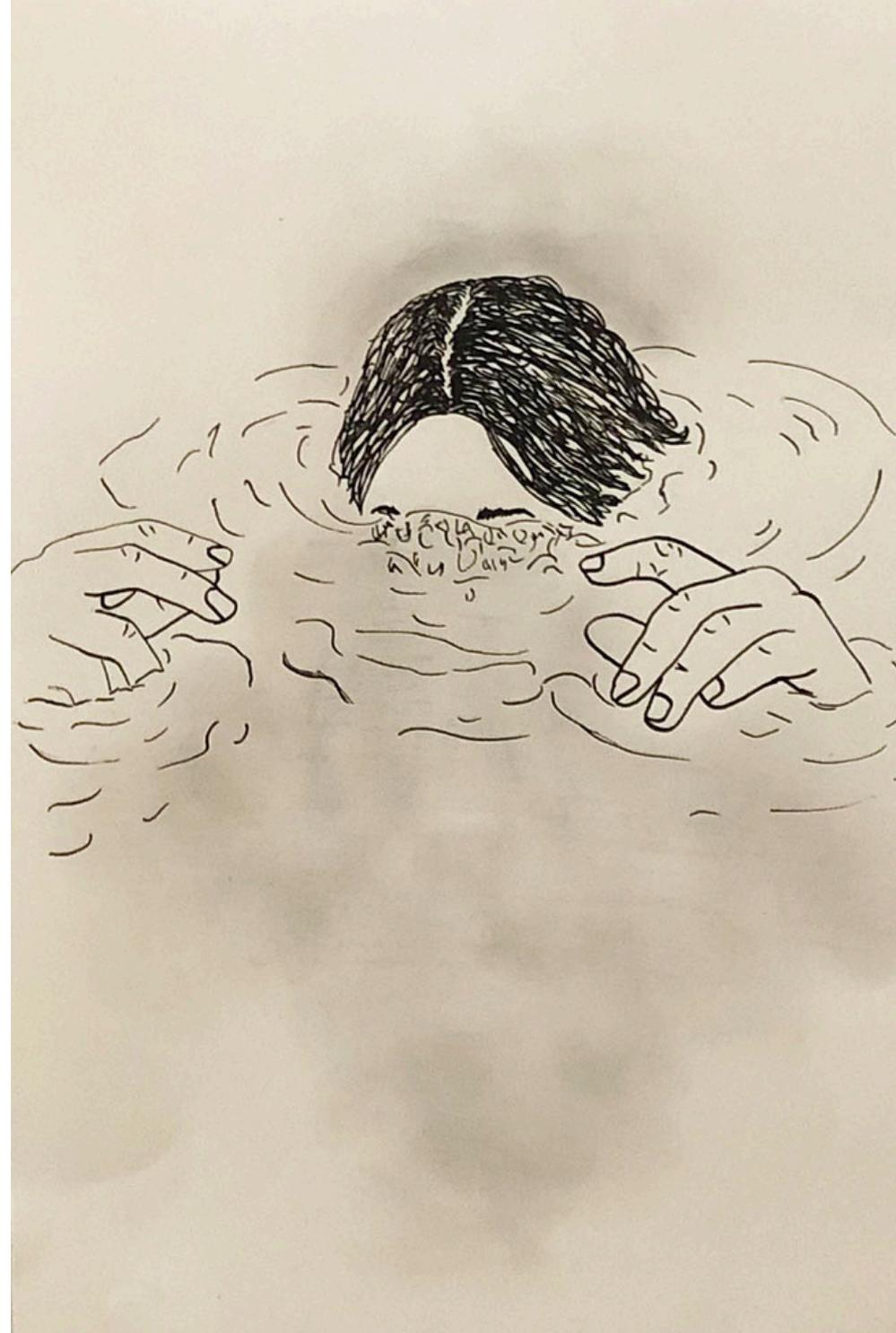
Il vit tout d'abord les bouches. Des dizaines et des dizaines de bouches. Elles se tordaient en des angles étranges, s'élargissaient et laissaient apparaître des dents grisâtres. Elles semblaient véhiculer des messages inutiles et méchants.

Il vit aussi les plats, qui reposaient sur les tables ; il y avait du potage, du pain, de l'eau. Mais personne n'y prêtait attention, hormis un vieillard au fond de la pièce.

Les gens ici semblaient se repaître de mots. Les mots coulaient d'une bouche à l'autre, dansaient sur les lèvres. Et les oreilles écoutaient, avides de potins, de commérages, de médisances et de tous ces mots vides et vils. Ces êtres étaient animés par une passion violente, presque animale : celle de se nourrir du malheur des autres. C'étaient des charognards qui tournoyaient, impatients, au-dessus de leur proie déjà morte. Il tourna la tête. Son regard se posa à nouveau sur la nourriture. Puis il serra les quelques pièces que refermait son poing avant de se diriger vers une table dans un coin plus sombre de l'auberge. Il s'y assit et attendit que le cuisinier voulût bien lui amener un bol de soupe. En face de lui se tenait un vieil homme. Il avait le regard plongé dans l'eau du bouillon. Sa bouche, elle, était légèrement entrouverte. Il se tenait là. Béat. Il semblait mélancolique. Une larme roula sur sa joue et alla rejoindre l'eau où flottaient quelques légumes grossièrement hachés.

À ce moment-là, le cuisinier vient lui apporter le bol d'eau réchauffée. « Ton potage. » grogna-t-il. Puis, avec un air de conspirateur, il s'approcha de l'oreille du jeune homme et lui murmura, tout en désignant le vieil homme : « Ne t'approche pas trop de celui-là, il est fou. » La bouche du cuisinier se fendit d'un sourire laid. Il s'en alla tout en plaisantant à l'adresse de l'assemblée : « L'idiot a de la compagnie ce soir ! » Le vieil homme ne sembla pas entendre, tant il était absorbé par la contemplation de son eau salée !

Une deuxième larme alla rejoindre le bol. Le garçon lui tendit son mouchoir, mais le vieillard recula, méfiant. Il devait se demander si le jeune homme aussi se riait de lui. La gouttelette atterrit dans l'eau.



l'âge d'encre

↑  
*Chloé Lambelet*

« Est-ce que tu le vois ? » Le vieil homme avait posé cette question en avançant son bol vers le garçon surpris. « Là ! Le garçon qui se noie... Regarde ! Le bateau sombre, lui aussi. » Tout en disant ces mots, le vieillard enfonça dans son bouillon refroidi un morceau de poireau à l'aide de sa cuillère.

« Le mât craque... Et ici, les planches du pont se détachent. Elles s'en vont flotter au loin... Le bois s'imbibe d'eau et semble pourrir à vue d'œil. Les vagues claquent contre l'épave et les courants la promènent sur l'étendue d'eau, comme si elle était un insignifiant petit jouet. »

Le vieil homme poursuit : « Le bateau sombre de plus en plus vite. Il semble happé par l'océan, qui tel un monstre affamé, dévore goulûment sa proie. Le marin appelle, crie, se débat. Il attrape une planche et s'y cramponne. Son visage, où réside encore quelques traits enfantins, est baigné de larmes. Le jeune matelot plonge dans une sorte de stupeur. Il est comme figé dans l'effroi et ne parvient pas à articuler le moindre mot. Il veut prier, mais ne réussit pas. Il veut appeler à nouveau, mais aucun son ne sort de sa bouche. Une dernière planche craque, puis plus rien. Plus aucun son. Rien que le silence. Et la solitude.

Une vague déséquilibre la bouée de fortune. Le jeune mousse s'agrippe de toutes ses forces à la planche et parvient à s'y hisser à nouveau. C'est alors qu'il se rend compte qu'il ne sent pas le bois sous ses mains – le froid les paralyse -, ni les embruns sur son visage.

D'ailleurs, le marin ne sent pas non plus le goût salé de ses larmes lorsqu'il déglutit, ni l'odeur d'iode de l'océan.

Il lève les yeux ; il ne lui reste plus que la vue. Il embrasse du regard tout ce qui lui est encore possible de voir et aime chaque couleur, chaque forme. Il aime le monde entier en quelques instants, voit avec admiration les belles choses autant que les mauvaises. Il aime tout.

Le marin reste un long moment, figé, à contempler l'océan. La vaste étendue d'eau se confond avec le ciel. Il y a dans ce paysage et dans ce moment comme une beauté hypocrite. C'est comme si la nature lui offrait une dernière faveur avant de lui donner la mort.

Puis l'ancien petit gabier ne distingue plus le bleu du ciel du bleu de l'océan, et le bleu de l'océan du bleu du ciel. Il se demande si la vue ne lui a pas été, elle aussi, retirée.

Le temps passe. Il semble que le ciel restera indéfiniment bleu pâle et que jamais le soleil ne se couchera. Le marin admire sans voir, écoute sans entendre. C'est alors que le bruit lent et régulier de rames lui parvient. Le marin entend à nouveau, redécouvre le son. Puis le voile sur ses yeux se lève et il voit l'embarcation qui vient à sa rencontre.

Soudain, il éclate d'un rire fort et clair. Le son doré se répercute contre les parois de l'horizon.

« Ça y est, il est devenu fou. »

Le vieillard haletait, mais parlait de plus en plus fort. Il était secoué par des rires entrecoupés de sanglots saccadés : « Regarde le petit fou, comme il se démène pour vivre ! Regarde-le nager comme un chiot stupide vers le canot ! »

Le vieillard riait de plus en plus fort. Dans l'auberge, tous les regards convergèrent vers l'idiot. Il se leva et s'écria, haïssant la petite foule ahurie qui l'observait : « Regardez-le tous ! Regardez cet être naïf et bête qui a couru vers vous ! Pensez-vous qu'il aurait pu pressentir votre hostilité ?... Regardez-moi... » Le vieil homme tomba à genoux. « Je vous en prie... »

Le silence qui s'ensuivit ne fut pas long. Le vieillard fut rapidement jeté dehors et, dès cet instant, les conversations reprurent de plus belle. Ici et là, quelques rires nerveux se faisaient entendre. Les gens étaient abasourdis. Ils avaient peur aussi. Mais heureusement pour eux, ils seraient bientôt remis du choc et auraient déjà tout oublié.

Toujours assis à sa table, le garçon finit sa soupe. Il aurait pu réagir, mais n'en avait rien fait. Car, finalement, il n'était pas si différent des autres.

---

## La giungla umana

---

Anna Chialva

Quando mai finirà, mi domando. Un morso di tristezza sale dal ventre, arriva in gola e si trasforma in grido soffocato, ma lo sento solo io. Un dolore profondo in questo mondo di esseri affamati di superficialità, superbi di sapienza ignorante che rende la sensibilità un abito comodo da indossare in tutte le occasioni. Che male ci sarebbe nel soffermarsi un attimo e abbandonarsi a quell'infinito invisibile, poco percettibile, che svela la verità intrinseca alla realtà?

Ecco, come questi bambini persi nel correre, ansimanti per le strade. Sembrano vogliano fuggire dal tempo che li insegue e chiede di abbandonare quella loro purezza infantile. Mi auguro che per il momento non scendano a compromessi con il destino e che l'universo e la sua immensità continuino a specchiarsi nei loro occhi.

È vero, crescere vuol dire comprendere, ma spesso la comprensione si limita ad una vasta persuasione che inganna e intrappola le pure anime in un intreccio di fili invisibili. Ecco allora che i corpi iniziano a vagare senza meta, ballano tra convenzioni e regole. A volte l'anima grida e, per una strana sinergia, compare il ricordo. L'infantile melodia accompagna la malinconia e resta un vuoto che non si riesce a colmare.

Nell'attimo in cui la solitudine prende il sopravvento sull'uomo, vige la legge della «sopravvivenza del più adatto». In questa giungla umana lottare significa conformarsi, non lottare significa subire, fare la rivoluzione vuol dire condannare se stessi. Quale soluzione scegliere? Come può l'anima sopravvivere a un'esistenza che pone come solo obiettivo un'esperienza puramente terrena? Forse è il modo di concepire la lotta che deve essere cambiato?

Giungla umana... non si potrebbe scegliere espressione migliore per descrivere l'esistenza. La "foresta vergine", tanto cara alla letteratura, è stata pervertita: la natura rigogliosa è diventata cemento e polvere, il selvaggio fuori dal comune si è ormai conformato diventando un animale addestrato che chiamiamo "uomo contemporaneo". Le insidie continuano ad essere un pericolo ma non più per l'uomo come tale, quanto per la sua integrità morale e la sua anima.

Il risultato? La società, di questa perversione, è l'esperimento più riuscito.

Preso da tale riflessione, cammino in fretta lungo una stradina scoscesa, nascosta nell'ombra di una città luminosa. In questo giorno di inverno, Losanna riflette sui muri delle abitazioni i colori del lago e osserva le cime delle montagne stagliarsi all'orizzonte. Guardo il cielo limpido e continuo a pensare.

Una voce di violino mi distoglie dalla riflessione: è un mendicante che lascia al vento una preghiera sofferente. Rimango fermo ad ascoltarlo. Memore di un concerto, nell'aria di Händel, cantata dallo strumento, riconosco quella prima frase "Lascia ch'io pianga". Ritrovo in essa tutto il peso dell'esistenza che sembra essersi posata sul corpo di quell'uomo. Le mani tremanti e sottili che sfiorano le corde del violino fanno fremere il mio animo e nel canto soave mi abbandono al sogno e all'oblio. Ignoro il tempo rimasto ad osservare estasiato la fragile sagoma che si muoveva sinuosa seguendo il trasporto della sua passione. D'un tratto, mi sembrava quasi che quel sentimento nero e tanto temuto che è la sofferenza prendesse forma nella più nobile delle arti e si tramutasse in leggera melodia.

Al termine del piccolo concerto e sull'onda di un sentimento catartico, tra complimenti e una misera remunerazione, riprendo il mio cammino e, con esso, la mia riflessione.

Quel mendicante è l'esempio della degradazione nella quale il sistema ci sta trasportando. Se in questa giungla umana vale davvero la legge della "sopravvivenza del più adatto" bisognerebbe chiedersi cosa si intenda per "il più adatto". Visibilmente quell'uomo non era adatto perché è stato respinto e soffre. Chi è adatto è colui che si conforma, chi non si pone domande e vive per inerzia la propria vita, annuendo quando gli altri annuiscono e negando quando gli altri negano. A questo punto la funzione dell'intelletto che permette di scegliere secondo il criterio della ragione, che determina la nostra personalità e ci rende così diversi dagli animali, risulta inutile. Sorge quindi la domanda: Tra l'uomo e l'animale c'è stata una vera evoluzione o si tratta di una semplice metamorfosi?

Oppresso da questa domanda che mi risuona nella mente salgo le scale ripide che separano la parte bassa della città dal promontorio sul quale sorge la cattedrale. Ad ogni gradino superato, il mio animo si eleva, accompagnato da probabili ipotesi che potrebbero diventare una risposta alla mia domanda. Arrivo in cima con il fiato accelerato e la testa appe-

santità da questi pensieri. Sgrano gli occhi per osservare meglio di fronte a me. Il sole riflesso sulla parete della cattedrale abbaglia, ma ritrovata la vista, tutte quelle ipotesi, che prima mi opprimevano, si dissolvono e lasciano spazio ad una sola certezza.

Quanta grandezza in questi muri, che pietà, che perfezione! La cattedrale armoniosa e suprema si innalza imponente su Losanna, si accinge a ricercare la santità di cui è protettrice, là dove lo sguardo umano mai potrà vedere, ma solamente la fede ne ha l'accesso. Mi appresto ad entrare in questa dimora, desiderante di conoscere i segreti mistici a cui gli uomini tanto si sono affidati per rispondere ai loro quesiti. Sarà forse per lo stesso obiettivo che mi ritrovo qui in questo momento?

Entro dal portale gotico ornato virtuosamente da sculture dalla plasticità imponente. Un tendaggio nasconde dietro di sé la navata della cattedrale. Faccio scivolare il tessuto tra le mie mani, lo scosto delicatamente



↑  
*Flavia Renaud*

e mi dirigo verso il centro della cattedrale. In questo teatro immaginario mi ritrovo come al centro di una scena in cui il protagonista tragico è in attesa del "deus ex machina" per affidargli intrecci ormai inestricabili.

Solo, seduto su una sedia in legno chiudo gli occhi e inizio a respirare. Nell'aria, delicate note di una pungente fragranza inebriano i sensi e, sul ritmo di un solenne silenzio, mi unisco ai ricordi in una danza sensuale e mistica.

Nella mia immobilità assaporo il lento scorrere di un fiume quieto che affluisce ad ogni angolo del mio corpo. Riapro gli occhi nell'ebbrezza di questo momento e lascio dirigere i miei pensieri. Vengo rapito dall'organo imponente che dall'alto osserva le anime sedute in preghiera.

Ricordo ancora i suoni che prendevano forma nelle sue settemila canne, in un giorno di inverno, quando il sole livido filtrava attraverso le vetrate irradiandosi in svariati colori e forme lungo la navata. Poche persone erano nella cattedrale quel giorno e la maggior parte affluivano per puro caso, attratte da una voce divina che li invitava ad entrare. Probabilmente era la stessa voce che avevo sentito anche io...

In un momento difficile in cui sembrava che le insidie mi intrappolassero in una gabbia sociale, volevo liberare la mia anima. Gridavo, si dimenavo e i ricordi mi distruggevano: la malinconia prendeva il posto della felicità. Vent'anni prima la cocaina mi aveva permesso di colmare il vuoto che provavo, permettendomi di andare oltre questo mondo e di provare quella sensazione infantile tanto desiderata. E così il mio trasporto verso l'infinito era perenne, estremo, magnifico. Questa condizione non poneva alcun limite opponendosi, a sua volta, a tutti i limiti che detestavo. La leggerezza del mio corpo mi estraniava dalla materialità dell'esistenza, la società mi scherniva: ero l'unico responsabile della mia vita. Ma a poco a poco iniziavo a frantumarmi. Nel momento in cui scelsi di far scorrere nelle mie vene quell'antidoto alla tristezza, non avevo capito che proprio quella felicità a cui tanto tenevo non era che un'illusione materiale, semplice, che non implicava alcuno sforzo, alcuna riflessione. La bestia che mi abitava era finalmente stata ammaestrata. Lo stato selvaggio del mio animo si era proiettato nel mondo reale. La giungla umana era diventata la mia casa. Sentivo grida e versi, la luce faceva male agli occhi, i colori parevano più luminosi, i suoni assordanti e non provavo più alcuna sensazione, tutto era freddo e insignificante.

Non mi rendevo conto di ciò che mi stava crollando addosso: la mia vita, il mio corpo, la mia mente... fino a quel giorno nella cattedrale.

Me lo ricordo bene, l'organo suonava e io ero seduto qui, esattamente dove mi trovo adesso. Ho chiuso gli occhi e in quel momento i rumori si sono dissolti nelle note dello strumento. Trasportato lontano in una pace divina, dimoravo nella consapevolezza dei miei sbagli. In quel momento la riconciliazione tra il terreno e il divino, che il gotico annuncia con furore, l'ho provata sulla mia propria pelle e continuo a provarla ancora oggi, ogni volta che ritorno qui. Nella bellezza e nella perfezione che emanava la musica dell'organo, mi sono accorto che era inutile abbandonarsi alla morte, qualunque essa fosse, morale o fisica, che quella non era la giusta via, che era troppo semplice, che sarebbe stato un naturale conformarsi al mondo, un rinnegare tutti i principi che mi sono impegnato a rispettare. Non dovevo andare verso la morte, dovevo allontanarmi, distinguermi dalla massa e far gridare ancora quell'anima: avevo finalmente un ruolo, un obiettivo.

Immerso nel ricordo del mio passato, trovo la risposta alla domanda che mi opprimeva: non si tratta di evoluzione o di metamorfosi, la forza dell'uomo sta nella capacità di poter scegliere se rimanere animale o diventare eroe della sua esistenza!

Con un sentimento di gratitudine, mi alzo dalla sedia e mi dirigo verso l'esterno. In un sospiro, abbandono la mia preghiera al silenzio e, scostando il tendone, rivolgo ancora una volta lo sguardo verso l'altare e alla navata.

«Tutto il mondo è un palcoscenico, donne e uomini sono solo attori che entrano ed escono dalla scena» diceva Shakespeare. Entrando in questo sacro teatro ho scelto di essere un protagonista e non un semplice attore, non ho scelto di recitare una parte, ho scelto di essere qualcuno e, soprattutto, ho scelto di avere una voce, per accompagnare chi si è perso in questa giungla umana e portarlo a rivedere la luce.

Esco dal portale, il sole mi abbaglia, ma sento finalmente il suo calore.

**Comité de rédaction**

Benoît Bonzon, Olivia Burnand, Anna Chialva, Thomas Gelasini, Dimitrij Gilbert, Jeannette Lavanchy, Pierre-Alexandre Marchand, Jonas Montenero, Sarah Zein, Denise Zaru, Marc Desplos

**Enseignants arts visuels**

Lorna Bornand, Anne Peverelli, Claude Augsburgger, Julie Petter

**Visuel**

Julie Petter